

## Maria Morevna

*Août 2010, du côté de Tynda, oblast de l'Amour.*

Chère Machenka,

Comment te portes-tu ? Comment se porte notre forêt ?

J'aimerais t'écrire en langage des bêtes, en sifflements d'oiseaux et grondements de loups, mais c'est trop difficile. Je traverse l'oblast de l'Amour et je repense à ce langage animal de notre jeunesse.

Tu vois, Machenka, je suis dans ce Transsibérien qui nous fascinait, enfants. Les bouleaux défilent. Bouleaux bouleaux bouleaux. J'ai la couchette du bas. Tu m'en aurais voulu - je t'entends encore répéter *Prends toujours de la hauteur !* Au moins, j'ai une table. Mon voisin du dessus est mongol. Je ne peux pas lui parler, alors je me sens seul. Il sent le cheval à plein nez, une odeur sauvage et intense. Remarque, Machenka, toi aussi, tu as été sauvage en ton temps. Ta mère s'en désespérait, mais au fond d'elle, tu l'attendrissais. Tu étais sa préférée, n'est-ce pas ? Tu l'as toujours été.

La provodnitsa me sert un café comme on en a en Europe. Chez nous, c'était seulement du thé. Notre chaumière manquait sans cesse de s'écrouler, on ne mangeait pas tous les jours, mais il y avait toujours du thé dans ce vieux samovar que ta mère tenait d'une aïeule plus fortunée. Tu détestais ça, Machenka, mais il fallait bien que tu boives, alors tu mangeais de la neige à pleine bouche. Quelle audace tu avais, mon amie !

Vraiment, ce train est étrange. Je ne sais plus où donner de la tête. Il est trois heures, heure de Pétersbourg, mais il fait jour comme à midi. Le décalage horaire est sensationnel. Résultat, je ne dors presque plus !

Sais-tu que j'ai vu un renard argenté, en plein été ? Cela m'a rappelé tellement de souvenirs... Katioucha en avait attrapé un au collet, un jour, et nous le traitions de Grand Maître des Forêts. Nous avions pour tâche de faire disparaître la cicatrice de son cou, et nous nous en moquions éperdument. Un jour, nous l'avions tenu, toi par la tête, moi par la queue, et chacun l'avait lâché en pensant que l'autre le tenait. Le Grand Maître des Forêts s'était enfui, et Katioucha nous en avait voulu mortellement, lui qui voulait en parer sa fiancée le jour de leurs noces.

Ce pauvre Katioucha... Il ne savait plus où donner de la tête, avec toi, petite folle, qui échappait sans cesse à sa surveillance. On partait escalader les bouleaux, chasser les lièvres, étrangler les oiseaux à mains nues ou encore lancer des pierres au vieux bûcheron Grichka. La forêt était notre domaine, et nous nous dérobiaient sans cesse à nos travaux respectifs pour courir, sales garnements que nous étions. Enfin, pas plus que de raison...

Et quand le Transsibérien passait ! Ah, quelle fête c'était ! Nous délaissions nos apprentis, nos rouets, nos aiguilles, nos charrues, nos proies et nos pièges pour courir voir ce monstre à vapeur avancer en grondant, se frayant un passage à travers la taïga. Nous imaginions le tsar le conduire, et des démons, des guerriers légendaires et des fées splendides à l'intérieur. Notre jeu préféré consistait à imaginer ce qu'il se passait à l'intérieur. C'était le Train des Merveilles.

Nos rêves étaient immenses : toi, tu voulais devenir la tsarine Machenka de Russie, reine des trappeurs et de la Sibérie, tu voulais renverser ce tsar trop mou et instaurer un règne de barbares primitifs, de chasseurs-cueilleurs. Tu te rêvais Maria Morevna, guerrière, femme bogatyr. J'étais plus tempéré : je voulais devenir médecin de campagne. Évidemment, tu t'y opposais. Tu ne m'aurais jamais laissé partir. Tu as toujours été la plus forte de nous deux. Quand les autres enfants se moquaient de moi, orphelin dont on ne connaissait que le visage de sa mère, c'est toi qui me défendais.

Chère Machenka, tu as vite compris combien je souffrais de cette différence. Ta mère m'avait bien élevé, mais je pensais souvent à la mienne, autochtone transie de froid qui s'était réfugiée sur le pas de ta porte pour déposer son bébé avant d'expirer. Vous ne la connaissiez pas, alors vous l'avez prénommée *post mortem* Lioubov. Maintenant encore, je souffre encore du regard des autres sur mon visage d'étranger, sur mon matronyme.

Oh, Machenka... Nous avons grandi, graduellement, toi et moi. Tu semblais plus rangée, mais le même feu intérieur te consumait. Tu étais toujours folle et rebelle. Je t'admirais tellement... Déjà les anciens du village nous destinaient l'un à l'autre. Nous riions de ces sonnettes, mais un peu moins fort qu'avant.

Ô Machenka, que penserais-tu de ce que je suis devenu ? Ô Machenka, me mépriserais-tu comme tu m'en menaçais ?

Ô Machenka... Ce jour-là, tu étais furieuse. Hiver t'avait pris ton neveu, âgé de quelques jours. Tu étais partie chasser, avec la ferme intention de tuer une grosse bête pour en envelopper son cadavre. Tu portais ton fusil, ton long couteau, ta tenue de chasse. Je te courais après, j'avais peur que tu ne fasses une bêtise. Soudain, tu t'es arrêtée. J'ai réussi à te rattraper, et tu m'as giflé pour que je ne bouge plus. Il y avait une laie. Droit devant. De l'autre côté des rails. Je savais ce que tu allais faire, je savais que c'était dangereux, je voyais les marcassins, j'entendais des grondements trop connus et trop proches. Tu t'es glissée derrière un églantier, la laie ne t'a pas entendue. J'étais contraint de te laisser agir pour ne pas trahir ma présence. Je te regardais, Machenka, traverser les rails en épaulant ton fusil. Tu t'es tapie, le doigt sur la gâchette, tu ne voulais pas qu'elle t'échappe, tu pensais que tu avais le temps. Tu as tiré. Trop tard. Ma Maria Morevna, ma bogatyr. Je n'ai pas crié que tu allais mourir. Je ne pouvais pas te dire adieu.

Le Train des Merveilles t'a fauchée net et tu t'es effondrée, sans un cri.

Ivan Tsarévitch, tu n'as rien pu faire pour empêcher Maria Morevna d'aller au combat.

Moi, je n'aurais rien pu faire pour t'empêcher de mourir.

N'est-ce pas, Machenka ?

Ton ami jusque dans l'autre monde,  
Anatoli Lioubovitch Garchev.